

Sous la direction de

**Claire Barel-Moisan et
Jean-François Chassay**

Le roman des possibles

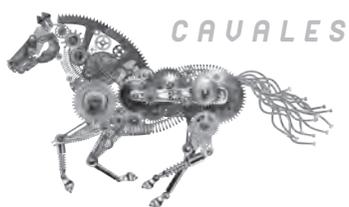
L'anticipation dans l'espace
médiatique francophone
[1860-1940]



LE ROMAN DES POSSIBLES

DANS LA MÊME COLLECTION

Bernabé Wesley, *L'oubliothèque mémorable de L.-F. Céline. Essai de sociocritique*



Sous la direction de

CLAIRE BAREL-MOISAN
et JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le roman des possibles

L'anticipation dans l'espace médiatique
francophone (1860-1940)

Les Presses de l'Université de Montréal

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Le roman des possibles: l'anticipation dans l'espace médiatique francophone (1860-1940)
/ Jean-François Chassay, Claire Barel-Moisan.

Noms: Chassay, Jean-François, 1959- auteur. | Barel-Moisan, Claire, 1972- auteur.

Description: Mention de collection: Cavales | Comprend des références bibliographiques et un index.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20189432675 | Canadiana (livre numérique) 20189432683 | ISBN 9782760640177 | ISBN 9782760640184 (PDF) | ISBN 9782760640191 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Science-fiction française—Histoire et critique.

Classification: LCC PQ637.S34 C43 2019 | CDD 843/.0876209—dc23

Mise en pages: Folio infographie

Dépôt légal: 2^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2019

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le gouvernement du Canada



IMPRIMÉ AU CANADA

INTRODUCTION

Claire BAREL-MOISAN et Jean-François CHASSAY

*Partager la science. L'illettrisme scientifique en question*¹. Tel est le titre d'un ouvrage récent où le mathématicien Jean-Pierre Bourguignon dresse le tableau d'une société contemporaine ayant échoué dans le partage des connaissances scientifiques, au moment même où chaque citoyen utilise quotidiennement des technologies complexes, dont les sources scientifiques ne lui sont plus accessibles. Ce constat d'une rupture entre le champ des sciences qui serait désormais devenu inaccessible à une large partie de la société et le champ des humanités, qui relèverait encore d'une culture partagée, tend à structurer les discours et les imaginaires contemporains. Bien avant la célèbre conférence de C. P. Snow sur les « deux cultures² », on peut trouver une de ses expressions anciennes dans la vision polémique d'un Bonald décrivant la « guerre des sciences et des lettres³ » au sortir de la Révolution. Et pourtant, loin de cette apparente évidence d'une séparation entre sciences et lettres, de nombreuses formes littéraires ont témoigné, au fil de l'histoire, d'un processus de fécondation

1. Marie-Françoise Chevallier-Le Guyader (dir.), *Partager la science. L'illettrisme scientifique en question*, Arles/Paris, Actes Sud/IHEST, coll. « Questions vives », 2013.

2. C. P. Snow, *The Two Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Canto », [1959] 1993.

3. Louis de Bonald, « Sur la guerre des sciences et des lettres » [1807], dans *Œuvres complètes*, t. IX, Paris/Genève, Slatkine, 1982, p. 158-162.

mutuelle des deux champs. Dans le contexte des années 1860, époque d'un remarquable foisonnement éditorial autour de la vulgarisation, on constate ainsi une circulation médiatique des figures et des thèmes scientifiques, et une interpénétration qui reflète la fascination ambiguë de toute une société pour les « merveilles de la science ». Sources de rêves mais aussi de craintes, ces révolutions technologiques incitent leurs spectateurs à se projeter dans le futur pour imaginer les transformations de la vie quotidienne et des relations sociales qu'elles induiront. Le roman d'anticipation se déploie dès lors comme un « roman des possibles », tant scientifiques que sociaux.

L'objectif de cet ouvrage est d'analyser le phénomène littéraire pro-
tiforme que constitue l'anticipation, qui n'a été souvent perçue que de façon partielle et biaisée, par un regard rétrospectif envisageant ces œuvres comme relevant d'une forme de « proto-science-fiction ». Pour saisir la signification et les enjeux propres de ces textes, il nous semble au contraire essentiel de les appréhender dans leur contexte spécifique de production et de réception, en éclairant leur lecture par leur ancrage dans la culture médiatique de leur temps.

Derrière quelques figures valorisées par l'histoire littéraire, comme Jules Verne, J.-H. Rosny aîné, H. G. Wells, Maurice Renard ou Jacques Spitz, se dessine en réalité la complexité d'un genre qu'on ne saurait réduire à une définition univoque. Il se construit de façon multiple et contradictoire, dans le croisement d'une série de dynamiques. La juxtaposition des dénominations du genre, qu'elles se fassent concurrence sur une même période ou se succèdent diachroniquement, montre la variété des traits communs qui permettent de définir des tendances spécifiques et de découper ainsi des unités génériques liées à un contexte culturel donné. Des « aventures scientifiques et extraordinaires » liées à l'édition pour la jeunesse aux « contes futurs » typiques des utopies et dystopies du tournant du siècle, du « merveilleux scientifique » défini par Maurice Renard et caractéristique d'une littérature *middlebrow* qui cherche à conquérir une reconnaissance critique jusqu'aux « fantaisies » et inventions technologiques loufoques dont se moque la petite presse, chaque dénomination (qu'elle provienne des auteurs, des éditeurs ou des critiques) émane d'un champ éditorial particulier, et engage une stratégie

de communication. Les logiques de genre se perçoivent aussi dans la matérialité des supports: fascicules pour la jeunesse, livres de prix ou d'étrennes, collections populaires... le choix des formats et celui des types d'illustrations constituent autant de signes, pour les lecteurs, de regroupements génériques autour d'imaginaires communs. Les auteurs et les commentateurs construisent également le genre de l'anticipation par la valorisation d'auteurs de référence et la constitution de réseaux intertextuels. La figure de Jules Verne a ainsi joué un rôle déterminant, même si le roman encyclopédique d'aventures et de machines extraordinaires ne constitue qu'une des veines du roman d'anticipation. Ces récits, qui déploient un imaginaire scientifique et technologique et proposent une rêverie sur les découvertes scientifiques dans le cadre narratif du roman d'aventures, coïncident exemplairement avec le projet éducatif, laïc et républicain de la Troisième République. C'est la raison pour laquelle la période envisagée dans ce volume débute avec les années 1860, où se met en place une culture médiatique de la vulgarisation, dont témoigne notamment la collaboration entre Jules Verne et Pierre-Jules Hetzel dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. Les années 1880 et le tournant du siècle sont marqués par un développement spectaculaire de la presse quotidienne qui connaît des tirages inégalés, allant de pair avec une explosion du nombre et de la diffusion des collections de littérature populaire. C'est dans ce contexte éditorial foisonnant, qui joue un rôle décisif pour la diffusion des idéologies et des discours sociaux, que se développe le roman d'anticipation. Nous avons choisi d'analyser son évolution durant une période de quatre-vingts ans, des années 1860 à 1940, la Seconde Guerre mondiale entraînant à la fois un bouleversement profond des imaginaires scientifiques et une transformation radicale des supports éditoriaux.

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche collective engagé depuis deux ans et demi au sein de l'ANR Anticipation⁴. Cette équipe rassemble douze spécialistes de la littérature des XIX^e et

4. Ce programme, financé par l'Agence nationale de la recherche française et dirigé par Claire Barel-Moisan, a débuté en octobre 2014 et s'achèvera en octobre 2019. Ses activités sont présentées sur le carnet de recherche suivant: <http://anranticip.hypotheses.org/>.

XX^e siècles et de l'histoire des sciences⁵, qui collaborent à l'étude du roman d'anticipation en combinant différents champs de spécialité: histoire de l'édition et de la presse, théorie des genres littéraires, poétique romanesque, histoire des représentations, épistémocritique, étude des cultures visuelles, littérature jeunesse, théories de la fiction et humanités numériques. L'enjeu de cette confrontation d'approches méthodologiques diverses est de démultiplier les regards sur un même corpus de manière à ne pas essentialiser un genre, pour interroger plutôt le processus d'élaboration de la généricité.

Si la littérature d'anticipation a fait l'objet de nombreuses études dans le monde anglo-saxon, c'est en revanche un champ qui demeure encore largement inexploré dans le domaine francophone. Les dépouillements réalisés dans le cadre de notre projet ont permis de constituer un corpus d'œuvres d'anticipation comprenant plus de 2 000 titres publiés durant notre période dans le monde francophone⁶. Cet ouvrage se donne pour défi d'appréhender ce vaste corpus de textes d'anticipation non seulement en proposant un premier bilan d'étape de la réflexion menée au sein de notre programme de recherche, mais aussi en s'ouvrant à de nouveaux regards sur l'anticipation, grâce au dialogue avec des chercheurs français et québécois, venant notamment de l'équipe *Figura* à l'Université du Québec à Montréal. Les textes rassemblés dans le présent volume témoignent de ce fructueux échange.

Nous avons en effet pu mettre à l'épreuve les hypothèses que nous avons élaborées autour des quatre principaux chantiers qui nous ont occupés depuis le lancement de notre programme, tout en bénéficiant

5. Claire Barel-Moisan (CNRS, ENS-Lyon), Laurent Bazin (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines), Simon Bréan (Université Paris-Sorbonne), Hugues Chabot (Université Lyon 1), Jean-François Chassay (Université du Québec à Montréal), Christèle Couleau (Université Paris 13), Stéphanie Dord-Crouslé (CNRS, UMR IHRIM, ENS-Lyon), Delphine Gleizes (Université Lyon 2), Matthieu Letourneux (Université Paris Nanterre), Sarah Mombert (ENS-Lyon), Émilie Pézard (Université de Poitiers), Valérie Stiénon (Université Paris 13).

6. Émilie Pézard a dépouillé la presse, les catalogues d'éditeurs, la *Bibliographie de la France*, les critiques contemporaines, les bibliographies des auteurs ayant publié au moins un texte d'anticipation et les bibliographies secondaires sur le sujet, pour constituer ce corpus, dont une sélection de titres est analysée en détail dans la base de données « Anticipation », hébergée sur la TGIR Huma-Num.

du renouveau des points de vue de chercheurs dont les spécialités étaient complémentaires aux nôtres. Notre premier axe d'étude a porté sur l'existence d'un genre de l'anticipation et sur le processus de définition de sa généralité. En confrontant différentes modalités d'appréhension de l'anticipation, nous avons pu délimiter un corpus et analyser une sélection de ses œuvres dans une base de données, ce qui a constitué le deuxième chantier majeur de notre programme. Les travaux présentés dans cet ouvrage ont ainsi été l'occasion d'exploiter les résultats statistiques issus de l'interrogation de cette base de données. Notre troisième angle d'attaque sur la littérature d'anticipation a été d'analyser sa dimension médiatique et son inscription dans les discours sociaux. Enfin, le rapport aux sciences nous est apparu comme un élément central du roman d'anticipation, qu'il s'agisse de proposer dans la fiction une épistémologie romancée ou d'interroger l'éthique des sciences contemporaines et leurs effets sociétaux. Les questions du rapport au temps et à l'espace sont assurément décisives pour appréhender la littérature d'anticipation. Jusqu'au colloque de Montréal, nous nous étions focalisés sur le problème de la temporalité et sur les multiples enjeux idéologiques dont il est porteur. L'apport des collègues québécois de l'Université du Québec à Montréal nous a été précieux, en particulier pour l'attention qu'ils ont portée à la question de l'espace et des territoires. La thématique de l'exploration et la proximité du roman d'anticipation avec le roman d'aventures géographiques ont ainsi été analysées dans le cadre d'un nouveau chantier intitulé « les espaces de l'anticipation ».

C'est dans un esprit archéologique que l'ouvrage propose en ouverture un texte de Marc Angenot, puisqu'il débute avant la période envisagée dans ce volume et offre un survol sur plusieurs décennies du développement de l'anti-utopie en France, en s'arrêtant en particulier sur des textes d'Émile Souvestre, Fernand Giraudeau et Eugen Richter. Foncièrement politiques (et souvent réactionnaires), ces fictions volontiers catastrophistes développent un imaginaire de la fin qu'on verra souvent surgir dans les études qui suivent.

Le livre se compose ensuite de quatre parties abordant les domaines qui ont émergé au fil de nos recherches et se sont révélés centraux pour la compréhension du roman d'anticipation. Si l'imaginaire scientifique

traverse, au moins en filigrane, l'ensemble des études, « Les sciences en question » développe plus explicitement le sujet. Claire Barel-Moisan analyse la mobilisation des sciences dans les fictions d'anticipation à travers les références aux scientifiques réels et l'étude des personnages de savants. En s'appuyant sur la base de données mise en place par l'équipe ANR, elle évalue ainsi l'apport des « humanités numériques » à l'analyse du corpus d'anticipation, tout en faisant apparaître ses limites. Hugues Chabot s'intéresse à un corpus important de la littérature d'anticipation au tournant du *xx*^e siècle : les récits témoignant de la fascination que la planète Mars a exercée à partir des années 1860. De la thermodynamique à la théorie de l'évolution, il souligne que la littérature d'anticipation fonctionne à la fois comme une mise en fiction des révolutions scientifiques contemporaines et comme une interrogation des méthodes et des valeurs de la science. La représentation des extraterrestres oscille entre altérité et familiarité : fascination et angoisse se mêlent, comme la raison et la peur. C'est à cet aspect que s'arrête Christèle Couleau, en examinant comment se manifeste une tension féconde entre raison scientifique et peur dans l'anticipation, notamment dans les romans relatant le passage de comètes près de la Terre. L'angoisse peut-elle être mise au service du savoir ? Les trois derniers textes de la première partie s'arrêtent à des phénomènes plus spécifiques. Jean-François Chassay étudie les effets discursifs des sciences sur différentes fictions d'anticipation à travers une figure singulière, celle du monstre, au cours de ce siècle où naît la tératologie grâce à Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. C'est sur l'œuvre d'un auteur singulier que se penche Simon Bréan, à savoir Jacques Spitz. Il analyse au sein de plusieurs de ses romans le traitement médiatique des figures scientifiques, dans des sociétés transformées par les découvertes de la science, mettant *de facto* ses acteurs face à l'opinion publique. Marc Gaudreault, de même, s'attaque à un auteur particulièrement significatif dans le corpus d'anticipation scientifique : J.-H. Rosny aîné. Dans l'œuvre de ce dernier, il repère des romans traversés par un même thème, l'exobiologie, discipline que l'auteur belge anticipe en mettant en scène des formes de vies extraterrestres.

La deuxième partie regroupe six textes qui interrogent l'élaboration de multiples « Généricités de l'anticipation ». Les trois premiers sont des

études qui mettent en évidence le processus de constitution du genre à partir d'exemples précis. Émilie Pézard montre de manière éloquente l'importance intertextuelle d'Edgar Allan Poe dans de nombreuses fictions associées à l'anticipation, marquées à la fois par les dimensions fantastique et policière des textes de l'écrivain américain. Un texte naturaliste peut-il en même temps relever de l'anticipation ? Entre les émules d'Émile Zola et ceux d'Albert Robida, les liens semblent improbables. Sébastien Roldan convainc pourtant le lecteur que cette articulation est possible en analysant *L'autopsie du docteur Z**** (1884) d'Édouard Rod. Quant à Stéphanie Dord-Crouslé, elle se penche sur la réception d'un roman de Louis Bousсенard, *Les secrets de M. Synthèse* (1888). Étudiant aussi bien les textes critiques que la succession des supports d'édition et les dispositifs publicitaires, elle dévoile comment on perçoit alors la proximité thématique de cette œuvre avec plusieurs genres comme le roman d'aventures, le roman scientifique ou le roman policier, faisant ressortir le caractère protéiforme de ce qui est en train de devenir l'anticipation.

Les trois derniers textes de « Généricités de l'anticipation » portent sur les liens consubstantiels que le genre entretient avec l'image. C'est à partir de fictions pour jeunes publics que Laurent Bazin analyse le travail des illustrateurs et l'enjeu de l'autonomie de plus en plus importante que prendront les images par rapport aux textes. Dans un même ordre d'idée, Delphine Gleizes s'arrête aux rapports entre textes et images dans le roman d'anticipation et au rôle que joue l'illustration dans la constitution d'une identité qui serait propre au genre. Thomas Carrier-Lafleur, enfin, offre une lecture de l'œuvre de Maurice Leblanc en se proposant de faire la lumière sur la fortune de la référence cinématographique dans la production anticipatoire de l'auteur, et plus particulièrement dans *Les trois yeux* (1919) et *Le formidable événement* (1920).

« L'anticipation dans le discours social et la circulation médiatique » fait l'objet de la troisième partie de cet ouvrage. Le premier texte, celui de Matthieu Letourneux, examine le dispositif éditorial des livres d'étrennes. Dans ce cadre, il s'arrête au statut exemplaire d'un roman de Paul d'Ivoi, *Corsaire Triplex* (1898), qui se situe au cœur d'une période de

mutation des pratiques culturelles dans laquelle le genre de l'anticipation trouve sa place. Valérie Stiénon, de son côté, analyse l'omniprésence du radium dans le discours social à la fin du siècle, à la suite de la découverte des Curie qui a plongé la société française dans l'émerveillement. Elle étudie les déplacements qui s'effectuent dans le discours sur le sujet, de l'actualité journalistique aux romans, et les effets de contamination entre l'information et la fiction. De manière semblable, ce sont les allusions à l'invention du phonographe que traque Sarah Mombert dans son chapitre. Cette nouveauté technique apparaît quasi miraculeuse, une voix imposant sa présence en l'absence de tout support, et elle se prête bien aux brèches ouvertes par l'anticipation. L'auteure examine, dans de nombreux exemples, le terreau médiatique où s'entrecroisent invention littéraire et vulgarisation scientifique autour de l'objet technologique. Il ne faut donc pas s'étonner que la presse surgisse si fréquemment dans les fictions d'anticipation. C'est cette question qui constitue l'objet du texte de Marie-Ève Thérenty : la présence explicite du monde journalistique dans les romans des années 1930 permet d'y mettre en place une forte interdiscursivité, et les jeux de distorsions temporelles, tout comme la place donnée à l'actualité, montrent que ces textes sont avant tout porteurs d'une réflexion sur le temps. Le chapitre de Nicolas Gauthier traite également de circulation médiatique, en analysant la trajectoire ambiguë d'un roman d'Henri de Parville, *Un habitant de la planète Mars* (1865), fiction satirique reçue par certains organes de presse comme un véritable reportage, mais aussi manifeste pour la vulgarisation. Il envisage également d'autres romans parus en 1865 qui traitent de voyage spatial, soulignant que malgré l'importance de ce sous-genre, il sert avant tout de mobile pour interroger la science de l'époque. Maxime Prévost vient clore cette partie avec l'examen d'un roman peu connu de Jules Verne, *L'île à hélice* (1895). L'étude du discours social qu'il propose passe par le concept de sociogramme développé par Claude Duchet. L'œuvre vernienne se déploie au fil des décennies comme un sociogramme du progrès, mettant en tension progressisme et réaction en échappant au schématisme du roman à thèse. Dans cette optique, la représentation complexe et contradictoire de la richesse dans *L'île à hélice* permet à Verne de s'adresser à un lectorat multiple.

« Les espaces de l'anticipation », enfin, propose quatre textes qui explorent des lieux singuliers, des territoires transformés par la narration de récits d'anticipation. David Bélanger ouvre cette dernière partie avec un texte qui rappelle que si l'anticipation a tardé à occuper une place importante dans la littérature québécoise, elle a existé grâce à quelques précurseurs, en l'occurrence Jean-Charles Harvey et François Hertel. L'auteur montre en quoi les deux écrivains s'opposent à travers des figures d'inventeurs qui servent à penser différemment l'identité sur un territoire commun. *Le Psautier de Mayence* (1930) de Jean Ray est l'objet de l'analyse de Rachel Bouvet et de Joseph Dorion, qui observent comment l'écrivain explore les frontières du savoir à travers le thème mythique du voyage océanique. Le texte voit s'entrelacer les genres du fantastique et de l'anticipation. Ce sont plutôt des mondes glaciaires que dévoilent les analyses de Laurence Perron et d'Elaine Després. La première propose la traversée de plusieurs romans qui mettent en scène la découverte du pôle. Elle montre ainsi comment le roman d'anticipation de la fin du XIX^e siècle pense la science et l'imaginaire du progrès grâce aux voyages d'exploration. La seconde offre une réflexion à partir d'une nouvelle d'Octave Béliard, *Une exploration polaire aux ruines de Paris* (1910), qui fait découvrir une Ville Lumière dévastée et largement enfouie sous les plaines glacées d'un futur lointain. La neige efface les signes et cette désémotisation révèle une nostalgie pour une grandeur passée, aussi bien qu'une expérience des limites qui est l'un des traits distinctifs de l'anticipation.

Ces romans d'anticipation se déploient à une époque de tension entre la continuation du mouvement de vulgarisation scientifique porté par le courant positiviste et une atmosphère « fin-de-siècle » remettant radicalement en question le progrès apporté par les sciences. Ils sont les vecteurs d'une réflexion de la société sur ses mutations profondes, sur les transformations induites par la révolution industrielle et les bouleversements épistémiques qu'engendrent de nouvelles théories comme celles de l'évolution ou de l'entropie. L'expérience de la fiction romanesque constitue ainsi pour le lecteur du tournant du XX^e siècle une forme de laboratoire pour assimiler ces multiples innovations ainsi que l'évolution des pratiques culturelles et des relations sociales qu'elles provoquent.

Si ces œuvres sont indéniablement ancrées dans un contexte épistémologique et idéologique précis, ce vaste patrimoine culturel et mémoriel permet aussi de réfléchir aux mutations que connaît la société contemporaine, la révolution actuelle des technologies de l'information et de la communication pouvant être mise en parallèle avec le bouleversement qu'a représenté l'entrée dans une culture médiatique de masse, à la fin du XIX^e siècle. La création littéraire contemporaine ne s'y est d'ailleurs pas trompée, et ce n'est pas un hasard si un genre nouveau de science-fiction baptisé « *steampunk* » s'est développé dans les dernières décennies. Il témoigne de la fascination renaissante pour ces romans d'anticipation mettant en scène la révolution industrielle et le développement d'une nouvelle technoscience. En réactivant les codes d'un imaginaire ancien, la société contemporaine choisit de se scruter dans le miroir tendu par ces fictions du tournant du siècle, et reconnaît un discours qui parle, indirectement, à notre modernité.



Cet ouvrage est issu d'un colloque qui a eu lieu du 3 au 5 mai 2017 à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), organisé par Claire Barel-Moisan, Jean-François Chassay, Christèle Couleau et Sarah Mombert. Les textes en ont été profondément revus. Ces travaux n'auraient pu voir le jour sans l'aide financière et technique de nombreux organismes. Nous tenons à remercier l'Agence nationale de la recherche en France (ANR), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSHC) par l'entremise de son programme Connexion, le Fonds de recherche société et culture de Québec (FRQSC), le Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, la Faculté des arts de l'UQAM, l'Université Paris 13, l'École normale supérieure de Lyon, le CNRS, l'Institut d'histoire des représentations et des idées dans les modernités (UMR IHRIM), le Département d'études littéraires de l'UQAM, le centre de recherche Pléiade de l'Université Paris 13 ainsi que l'Observatoire sur l'imaginaire contemporain, lié au Centre Figura. Le manuscrit a été préparé avec l'aide de David Bélanger, que nous remercions pour son travail éditorial.

Ouverture

Chapitre 1

L'Émergence du genre de l'anti-utopie en France : Souvestre, Giraudeau, Richter

Le socialisme en tant qu'« utopie »

Marc ANGENOT¹

Le 1^{er} janvier de l'an 1800, Robert Owen ouvrait à New Lanark en Écosse une manufacture « humanitaire » où le vil argent allait être remplacé par des *labour notes*, des bons du travail – libellés « *one hour* » et ses multiples –, une heure de travail quelconque valant n'importe quelle autre². Le 25 décembre 1991, Mikhaïl Gorbatchev entérinait la dissolution de l'URSS. Entre ces deux dates, entre ce Nouvel An et ce jour de

1. Ce chapitre condense et développe des travaux précédents où la question de l'anti-utopie a été abordée. Voir notamment Marc Angenot, *La démocratie, c'est le mal*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Mercure du Nord », 2004, ainsi que Marc Angenot (dir.), *Discours social*, vol. 38 : « Le siècle des religions séculières », 2014.

2. Voir Robert Owen, *Courte exposition d'un système social rationnel*, Paris, Marc-Aurel, 1848 ; *Dialogue entre la France, le monde et Robert Owen, sur la nécessité d'un changement total dans nos systèmes d'éducation et de gouvernement*, Paris, Chaix, 1848.

Noël, deux siècles de grandes espérances historiques ont mobilisé des foules immenses sur les cinq continents. Elles ont animé un foisonnement de livres, de réflexions philosophiques et savantes et d'idéologies de masse autour d'*idées* apparues au siècle des Lumières, au premier chef celle de *progrès* et celle de révolution, et autour d'un projet et d'une vision d'*avenir utopiques*.

C'est dans les temps louis-philippards que le sens d'« utopie » a changé : l'utopie, ce n'est plus simplement – comme ce l'était depuis Thomas More et son *Utopia*³ – une conjecture philosophico-littéraire, une expérience, amusante ou grave, de distanciation cognitive, *Verfremdung*, mais un projet qui est rejeté par les esprits pondérés hors du possible, présent ou futur. Le « socialisme », néologisme apparu vers 1832, toutes écoles et « sectes » confondues, est décrié à ce titre et montré par d'innombrables publicistes alarmés comme « utopique » dans son essence. Il est plus utopique que les vieux romans de More et de Campanella, qui se présentaient comme des spéculations et non comme des systèmes positifs et des programmes à réaliser.

C'est en effet qu'avant la révolution de février 1848, sous Louis-Philippe, le parti des souffrants, des misérables, des mécontents savait qu'il lui manquait quelque chose dans la lutte qui s'exacerbait entre lui, les satisfaits et les repus. Il réclamait une transformation salvatrice grâce à la « *science sociale* » qui montrerait les réformes à apporter à une société inique et qui le guiderait vers des lendemains heureux. « *Sans la science*, ce parti ne fera qu'un parti d'aveugles ; et, à un moment donné peut-être qu'un immense flot de barbarie⁴. » Or, quelques réformateurs solitaires, quelques faiseurs de « systèmes », déclarés « bienfaiteurs de l'humanité » par une poignée de disciples fervents, sous la monarchie de Juillet, l'avaient justement découverte, cette science salvatrice. « La science sociale est fondée sur la science des besoins, des facultés et des manières d'être de l'homme », écrit Constantin Pecqueur peu avant

3. *Utopia* (le titre complet en latin est *Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus de optimo rei publicæ statu, deque nova insula Utopia*) est un célèbre récit de Thomas More paru en 1516.

4. Victor Considérant, *Le socialisme devant le vieux monde ou Le vivant devant les morts*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1848, p. 184.

la révolution de février⁵. S'il est une prétention que le romantisme léguera à toutes les écoles socialistes modernes, c'est l'idée que « la » science sociale va se reconnaître au fait qu'elle légitime les aspirations des exploités vers une société qui aura « changé de base » et démontre que celles-ci sont réalisables. « Le communisme est l'avenir de la société », écrit le futur « enfermé » Auguste Blanqui, qui ajoute : « la preuve de cette vérité se fera par la méthode expérimentale, la seule valable aujourd'hui parce qu'elle a fondé la science »⁶. Nul n'a davantage parlé dès lors de « science sociale » et nul n'a déclaré l'avoir découverte avec davantage d'aplomb que les prétendus « socialistes utopiques ». Eduard Bernstein, éminent social-démocrate allemand au tournant du XX^e siècle, est le seul à avoir relevé ce fait et à en avoir tiré quelque suspicion envers le « socialisme scientifique » de Karl Marx : « le marxisme n'est ni la seule ni la première doctrine qui se soit qualifiée de scientifique », remarquait-il en évoquant les prétentions antérieures de Robert Owen, de Saint-Simon, de Pierre Leroux, d'Étienne Cabet et de Charles Fourier à avoir découvert « la » science sociale – d'où les ardentes polémiques qui avaient déchiré ces inventeurs concurrents et contradictoires. « Toutes les doctrines socialistes du XIX^e se sont réclamées de la science », concluait Bernstein, en fait pour se demander si les prétentions des marxistes orthodoxes étaient mieux fondées que celles des phalanstériens⁷.

Certains journalistes, certains « modérés » louis-philippards caractérisaient alors ces doctrines nouvelles comme des « utopies », des « chimères », avec l'objectif de leur faire subir une délégitimation radicale, moquant ces vaines invocations d'une science de l'avenir découverte par un Bienfaiteur de l'humanité. Ce sont « les chimères d'un certain socialisme », comme l'exprime Victor Hugo à la tribune de la

5. Constantin Pecqueur, *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique ou Études sur l'organisation des sociétés*, Paris, Capelle, 1842, p. 207.

6. Auguste Blanqui, *Critique sociale*, t. I : *Capital et travail*, Paris, Félix Alcan, 1885, p. 173.

7. Eduard Bernstein, *Socialisme et science*, traduit de l'allemand par Édouard Schneider, Paris, Giard & Brière, 1902, p. 16.

législative en 1849⁸. « Socialisme utopique », cela a été *d'abord* la tarte à la crème de tous les petits journaux face aux idées extravagantes de Saint-Simon et de Fourier – avant qu'Engels en 1877 ne récupère la formule pour écarter les anciennes doctrines et mettre en valeur le travail « scientifique » de son ami Karl Marx. S'il est alors un trait qui caractérise pour leur part les écoles des prétendus « socialistes utopiques », c'est d'avoir rejeté avec indignation l'accusation de donner le moins du monde dans l'utopie. Certains d'être considérés d'abord comme des rêveurs, les réformateurs romantiques étaient convaincus que le temps travaillait pour eux et que l'avenir prochain montrerait tout le réalisme de leurs programmes et démentirait « les esprits routiniers, ceux qui prennent l'horizon de leurs idées pour les bornes du monde⁹ », ces « impossibles gens » dont la « science tout entière consiste dans le seul mot IMPOSSIBLE » : « ce mot est leur *goddam* », s'exclame Fourier¹⁰. « UTOPIE et IMPOSSIBLE. On sait tout en France quand on sait par cœur ces deux paroles sacramentelles de l'obscurantisme », répétait Fourier en de multiples diatribes écœurées contre l'esprit routinier des Français¹¹. Mais, ajoutait-il, quand le christianisme parlait de fraternité entre les hommes et d'abolition de l'esclavage, que ressassaient les bons esprits de l'Antiquité païenne sinon, en leur latin, « utopie » et « chimère »¹² ?

Un publiciste pondéré nommé Louis Reybaud avait alors procuré aux gens cultivés un panorama de ces projets, un gros livre qui fit

8. Victor Hugo, discours du 9 juillet 1849 à l'Assemblée législative, repris dans *Avant l'exil, 1841-1851*, Paris, Michel Lévy frères, 1875, p. 206.

9. Victor Considérant et Amédée Paget, « Préface des éditeurs », dans Charles Fourier, *Œuvres complètes*, t. I : *Théories des quatre mouvements et des destinées générales*, Paris, Société pour la propagation et pour la réalisation de la théorie de Fourier, 1841, p. III.

10. Charles Fourier, *L'harmonie universelle et le phalanstère*, t. I, Paris, Librairie phalanstérienne, 1849, p. 131 et « Impossible!... ». *Le Phalanstère*, t. I, n° 2, 7 juin 1832. « Rayez donc le mot impossible », s'exclame aussi Étienne Cabet dans son *Voyage en Icarie*.

11. Charles Fourier, « Trois nœuds gordiens à trancher », *Le Phalanstère*, t. II, n° 38, 31 janvier 1834, p. 406.

12. Ce raisonnement par double distanciation se rencontre aussi dans l'*Almanach icarien* d'Étienne Cabet, Paris, Bureau du Populaire, 1844, p. 174.

autorité pendant plus d'un demi-siècle, constamment réédité et mis à jour, les *Études sur les réformateurs ou Socialistes modernes* (1840)¹³. « Utopie » est partout dans ce livre, en concurrence avec « rêve », « rêveries », « mirages » et « chimère » pour qualifier les doctrines de ceux que Reybaud regroupe sous le titre de « socialistes modernes », – en concurrence aussi avec le terme de « roman », ici pris dans le sens de fantaisie pure, de fiction en dehors du réel et du raisonnable. « Quel dommage que tout ceci ne soit et ne puisse être qu'un roman! », écrit l'économiste Michel Chevalier dans ses *Lettres sur l'organisation du travail* (1848), dans un passage contre les théories fouriéristes¹⁴. Sur le traité *De l'humanité* (1840) de Pierre Leroux, Louis Reybaud commente : « Il est facile de se convaincre que l'écrivain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité, et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves¹⁵ »... Que ce soit un tissu de projets irréalistes, de tableaux oniriques, passe encore, enchaîne Reybaud ; hélas,

toutes ces erreurs ont eu des adhérents, les plus petites comme les plus grandes, et ces dernières ne sont pas celles qui ont obtenu le moins de succès. [...] L'utopie nous a surpris dans une heure de trouble quand, éprouvés par deux révolutions, nous sentions le sol fléchir sous nos pas et ne savions pas où rattacher nos croyances. [...] Projets ridicules, dira-t-on, rêves insensés ! Oui, ridicules, insensés, mais funestes¹⁶ !

Voyant ces rêves s'emparer des masses misérables, les esprits pondérés et les partisans de l'Ordre qui, avant 1848, rejetaient dédaigneusement ce socialisme spéculatif et follement chimérique, en sont bientôt venus à accuser le « cauchemar » bien réel qu'était devenu selon eux ce « rêve »

13. J'ai dépouillé trois éditions de cet ouvrage, Bruxelles, Wouters et C^{ie}, 1843 ; Paris, Guillaumin et C^{ie}, 1848 ; et Paris, Guillaumin et C^{ie}, 1864.

14. Michel Chevalier, *Lettres sur l'organisation du travail ou Études sur les principales causes de la misère et sur les moyens proposés pour y remédier*, Paris, Capelle, 1848, p. 211.

15. Dans l'édition de 1864, *Études sur les réformateurs*, *op. cit.*, p. 251. Un *topos* adjacent, prisé de Reybaud et de ses pareils, était que les « utopies » de 1830 n'avaient même « pas le mérite de la nouveauté », « elles comportent toutes une longue suite d'auteurs et de copistes ». *Ibid.*, p. 101.

16. *Ibid.*, p. 251 et p. 361-364.

sur papier. Après la révolution de 1848, dans les dizaines de brochures qui dénoncent à grand renfort de qualificatifs alarmistes les « utopistes », en raison de la terreur des gens en place face aux *démoc-soc'*, la connotation du mot varie encore : c'est désormais le sème « funeste » qui prédomine. Les mauvais bergers de février et de juin 1848 sont « des terroristes..., des idéologues..., des discoureurs incorrigibles..., des pédagogues insolents..., des séducteurs qui flattent les passions les plus basses..., des charlatans..., des *utopistes* qui nous crient qu'ils ont à la disposition de tous une immense machine à félicité publique qui fonctionnera incessamment¹⁷ ». Victor Duruy, sous l'Empire, évoquera encore avec un frisson rétrospectif les « utopies sanglantes de 1848 », heureusement réprimées par l'armée de Cavaignac écrasant les barricades de Juin¹⁸.

Le XIX^e siècle, qui va de 1815 à 1917, a été de fait le laboratoire d'une invention idéologique foisonnante à laquelle le XX^e n'a strictement rien ajouté de substantiel – invention qui demeure contenue dans un « cadre de pensée » spécifique et dans un canevas argumentatif indéfiniment réutilisé. J'ai étudié dans plusieurs livres l'émergence de ces « sciences sociales » couplées à des « Religions de l'Humanité » que les essayistes prudents des temps de Charles X et de Louis-Philippe ont qualifiées unanimement de « rêveries », de « romans », d'« utopies », et que des érudits de l'époque ont rapprochées qui des hérésies égalitaristes médiévales, qui du puritanisme de la Révolution anglaise, rattachant ces idées à d'anciennes gnoses et hétérodoxies – démarche qui reviendra par ailleurs à la mode après 1991. Le socialisme qui se disait « moderne » se bornait à passer un « vernis scientifique » sur des spéculations hérésiarques vieilles comme le monde : c'est à quoi les histoires de l'idée communiste compilées vers 1848 invitent à conclure. Tous les utopistes depuis Thomas More ont rêvé d'un monde où il n'y aurait ni injustice ni douleur. Et tous, poursuivait-on, même More, ont inventé

17. Joseph Delarosa, *Vue générale sur le socialisme*, Langres/Paris, Dejussieu/Sagnier et Bray, 1849, p. 20. L'auteur y péjore simultanément deux mots : « idéologue » et « utopiste ».

18. Cité dans Gustave Molinari, *Le mouvement socialiste avant le 4 septembre 1870*, Paris, Garnier frères, 1872, p. 46.

des sociétés despotiques et inquisitoriales où l'individu est soumis à l'État à qui il est entièrement redevable. Le communisme, c'est Sparte et son « brouet », c'est Lycurgue, ce sont les théocraties antiques, c'est l'idéal monastique médiéval, ce sont les Albigeois, les Frères moraves, les Turlupins, ce sont les anabaptistes de Thomas Müntzer¹⁹ et c'est le cauchemardesque Munster de Jean de Leyde, c'est tout ce qu'on veut sauf une idée neuve en Europe!

Un genre littéraire nouveau : la dystopie

Cette réaction envers lesdites doctrines socialistes a engendré alors – ce qui n'est pas fréquent – l'apparition d'un *genre littéraire nouveau*, auquel je consacre ce chapitre : le genre de la *dystopie*. Les premiers romans dystopiques (on dit aussi *anti-utopies*, mais la distinction importe peu dès lors qu'on a défini le phénomène) extrapolent, à partir de l'application des doctrines nouvelles, le tableau de sociétés futures abominables et inhumaines. L'un des premiers exemples du genre, plutôt médiocre, est le *Voyage de M. Mayeux en Icarie* (vers 1848), mince brochure satirisant le communisme icarien de Cabet²⁰.

Je me donne dans les pages qui suivent un certain nombre d'objectifs convergents : a) mettre en lumière une *tradition* dotée d'une certaine continuité, quoique composée d'ouvrages oubliés aujourd'hui – le succès des textes non canoniques de ce genre étant souvent aussi vif que fugace ; b) en décrivant quelques échantillons intéressants de cette tradition, faire apparaître, dès l'origine, des constantes thématiques liées à certaines tactiques idéologiques qui déterminent d'emblée *l'identité* du genre ; c) par cette entreprise de rétrospection, corriger une manière d'appréhender les dystopies d'Orwell ou de Huxley comme des opérations de conjectures pessimistes liées aux menaces totalitaires

19. Dès 1848, plusieurs érudits, cassandres hostiles aux doctrines « démoc-soc », narrent avec force détails – et une assez bonne connaissance des faits – l'épisode anabaptiste.

20. Paris, Bonaventure, vers 1848. Étienne Cabet est le premier à désigner le point d'arrivée immuable de ces doctrines par un mot qui vient alors de refaire surface, « communisme » : « Le Communisme est une conséquence rigoureuse, infaillible de toutes les améliorations et de tous les progrès sociaux. » Étienne Cabet, *Système de fraternité*, Paris, Bureau du Populaire, 1849, p. 4.

propres au milieu du XX^e siècle. Mon but est de montrer l'imposition récurrente d'une formule idéologico-littéraire spécifique et stable tout au long du XIX^e siècle et après lui.

Le monde tel qu'il sera

Le genre de l'anti-utopie ou dystopie est apparu « tout armé » un siècle avant *Brave New World* d'Aldous Huxley (1932) et *Nineteen Eighty Four* de George Orwell (1948). Sa « naissance » dans la littérature française date du *Monde tel qu'il sera*²¹ d'Émile Souvestre, roman qui connut un vif succès lors de sa parution en 1846, c'est-à-dire deux ans avant la vague de révolutions démocratiques et socialisantes qui allait déferler sur l'Europe. Souvestre est un conteur et moraliste très conservateur d'origine bretonne jouissant alors d'une certaine notoriété. Il « voit la société de l'an 3000 sous des couleurs ressemblant à celles de Huxley²² ». L'axiomatique du genre s'impose en bloc en 1846 sous des formes et avec un cortège de *topoi* qui resteront constants durant plus d'un siècle.

Souvestre présente d'abord un jeune couple d'étudiants, Marthe et Maurice, dans une gentille mansarde parisienne. Tous deux sont épris des idées de Saint-Simon et de Fourier :

Maurice étudia les socialistes : Robert Owen, Saint-Simon, Fourier, Swedenborg ! À les entendre, chacun d'eux possédait la contre-partie de la boîte de Pandore ; il suffisait de l'ouvrir pour que toutes les joies prissent leur volée parmi les hommes ; le désespoir seul devait rester au fond ! Maurice soupesa l'une après l'autre les boîtes magiques, souleva les couvercles, regarda au-dessous !... Il lui semblait bien apercevoir du bon dans chacune, mais non sans beaucoup de mélange²³.

Ce couple romantique et naïf est endormi par un agent venu de l'Avenir « américanisé », Mr. John Progress, et il est réveillé en l'an 3000 alors que la Terre entière est devenue la « République des Intérêts-Unis ».

Le professeur leur déclara qu'ils se trouvaient au centre même du monde civilisé dont les différents peuples ne formaient plus qu'un État sous le nom de République des Intérêts-Unis... Le centre ou capitale de cette répu-

21. Émile Souvestre, *Le monde tel qu'il sera*, Paris, Michel Lévy frères, [1846] 1859.

22. Alexandre Cioranescu dans son classique *L'avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais », 1972, p. 246.

23. Émile Souvestre, *op. cit.*, p. 4.

blique se trouvait dans l'ancienne île de Bornéo, maintenant nommée île du Budget²⁴.

Le centre-ville de ladite capitale mondiale est décrit avec horreur – l'urbanisme de l'avenir est un des topoï obligés du genre :

C'était une place à laquelle venaient aboutir toutes les rues de la capitale; elle était ornée de cinquante bornes-fontaines et de deux cents becs de gaz épuré. Le musée, la bibliothèque, le théâtre national et la chambre des représentants l'encadraient de leurs façades [...]. Tout autour rayonnaient les rues, formant une ligne droite de plusieurs lieues, et composées de maisons quadrangulaires, tellement semblables, que les numéros seuls pouvaient les faire distinguer. Une forêt de tuyaux fumants couronnait cette charmante perspective, que l'on saisissait d'un seul coup²⁵.

On y rencontre des gratte-ciel avant la lettre, fort bien caractérisés :

C'était un vaste parallélogramme blanchi et percé d'étroites fenêtres qui rappelait assez bien, pour la forme, une cage à poules de grande dimension. L'académicien s'aperçut de la surprise de ses hôtes et sourit d'un air satisfait.

— De votre temps les maisons ne se bâtissaient point ainsi? dit-il, avec une nuance d'orgueil involontaire.

— Pas précisément, répliqua Maurice²⁶.

L'action se déroule surtout à Tahiti, rebaptisée en termes industrialistes « île du Noir-Animal ». Les jeunes gens découvrent, au lieu de la société idéale dont ils rêvaient, une société inhumaine, cynique, soumise à la logique capitulo-socialiste de l'efficacité scientiste à tout prix et de la division du travail, où les deux amoureux sont contraints de reconnaître l'incarnation concrète et hideuse de leurs rêveries progressistes. C'est un *Bildungsroman* des illusions politiques perdues. Ce n'est pas encore l'équation Marx/Goulag, mais déjà l'équation analogue Saint-Simon/République des Intérêts-Unis, fière de sa devise prosaïque « Tout à la vapeur ».

Émile Souvestre prétend montrer un lugubre avenir mécanisé, industrialisé, dénaturé, rationalisé jusqu'aux tréfonds, où la nature même est *forcée* biologiquement : ainsi de l'allée d'artichauts gigantesques dite

24. *Ibid.*, p. 24.

25. *Ibid.*, p. 100.

26. *Ibid.*, p. 52-53.

« Avenue du Mariage » où les filles à marier se promènent en portant en écharpe leur adresse et le chiffre de leur dot ; à la poésie de l'amour et du sentiment s'est substituée la machine bureaucratique d'une « Agence matrimoniale » mondiale qui organise rationnellement le choix des couples. « Fabriquer l'homme à l'instar du calicot », telle est la grande visée que Souvestre prête à l'idéologie de l'avenir. Contre la morale kantienne qui prescrit de traiter l'homme comme fin de toute action, l'anti-morale futuriste se sert de lui comme d'un matériau à façonner, en l'assurant, par surcroît d'imposture, que ces manipulations servent son intérêt bien compris.

Comble d'horreur et autre *topos*, le féminisme triomphe :

DROITS DE LA FEMME LIBRE.

Article 1^{er}. Dieu sera désormais du genre féminin,

vu sa toute-puissance et sa perfection.

Art. 2. Les droits de la femme consistent

à n'en point reconnaître aux hommes.

Art. 3. Toutes les femmes seront égales pour commander,

et tous les hommes égaux pour leur obéir²⁷.

La sombre conclusion est laissée aux deux héros renvoyés à leur époque et bien revenus de leurs chimères :

Marthe et Maurice demeurèrent le cœur navré. Tous deux pleuraient sur ce monde où l'homme était devenu l'esclave de la machine, l'intérêt le remplaçant de l'amour ; où la civilisation avait appuyé le triomphe mystique du chrétien sur les trois passions qui conduisent l'âme aux abîmes, et tous deux s'endormirent dans ces tristes pensées²⁸.

Le roman de Souvestre passe ainsi en revue les différents aspects de la vie future et fait apparaître avec une « perspicacité » de réactionnaire, grâce à un constant raisonnement par autophagie, la logique fatalement aliénante qui gouverne toute prétention à accélérer l'évolution sociale ou à réformer les rapports sociaux. Cette logique réactive avec son cortège de thèmes anxigènes va se retrouver, enrichie de variations nouvelles, chez les successeurs de Souvestre.

27. *Ibid.*, p. 288.

28. *Ibid.*, p. 320.

De la révolution de 1848 à *La cité nouvelle*

Je ne compte pas faire ici une revue érudite, chronologique, des dystopies du siècle, cela constituerait un livre en soi. Je m'arrêterai au contraire à quelques œuvres marquantes. Je passe sur les récits anti-utopiques qui accompagnent la brève histoire de la Deuxième République, dont le satiriste attitré fut Louis Reybaud avec *Jérôme Paturot* (1848)²⁹. Reybaud est le commentateur, goguenard plutôt que haineux comme bien d'autres, des programmes socialistes. Ce roman apparaît précurseur de la formule de *Bouvard et Pécuchet* (1881). Paturot, petit bourgeois naïf, fréquente les clubs de 1848 et défend un discours utopique après l'autre – il s'enthousiasme et puis déchanté. Reybaud fait connaître notamment au public lettré, ébahi, l'« archibras », mutation promise par Charles Fourier aux hommes du « garantisme », nouveau régime qui s'imposera sous peu :

Dans le nombre était la secte qui prétendait doter l'Humanité d'une queue et d'un œil supplémentaires. Voici l'origine de cet événement. Vers la fin du siècle dernier, naquit à Lyon un de ces illustres prédestinés qui meurent de faim de leur vivant, et reçoivent après leur mort les honneurs de l'apothéose. On ne dit pas quels signes écrits dans les cieus précédèrent son apparition, ni quels miracles entourèrent son berceau. Tout ce que l'on a pu recueillir de ses débuts, c'est que, bien jeune encore, il put se faire une idée de la scélérate des hommes. Des accapareurs de grains en jetèrent dans la mer un chargement entier, tandis qu'il avait le dos tourné. De là une révélation subite : « Si j'avais eu une queue et un œil au bout, s'écria-t-il, j'aurais pu en cette occasion m'en servir avec avantage. C'est un sens qui manque à l'homme. L'homme est incomplet. » Ce n'était là qu'un éclair, une lueur ; mais une lueur et un éclair de génie. À travers l'homme incomplet, le grand Lyonnais découvrit une création à refaire³⁰.

Je passe encore sur diverses satires dystopiques qui accompagnent de leurs sarcasmes les bouleversements urbanistiques d'Hausmann et l'affairisme du Second Empire, comme le *Paris futur* (1854) de Joseph Méry. On rencontre, de fait, sous Napoléon III plusieurs dystopies anti-urbanistes prévisibles. Le *Paris nouveau et Paris futur* de Victor

29. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, Paris, Michel Lévy frères, 1848.

30. *Ibid.*, p. 89.

Fournel, publié en 1865, est un récit d'anticipation et d'extrapolation qui dépeint la capitale française en 1965, accompagné de diatribes contre les travaux de Haussmann et les démolitions des vieux quartiers.

J'en arrive à un deuxième récit d'un grand intérêt historique, paru sous l'Empire, *La cité nouvelle* (1868), ouvrage anonyme attribué à Fernand Giraudeau³¹. Désormais et pour longtemps – ce trait s'esquisse avec Souvestre –, une image odieuse des États-Unis sert de modèle à la société future impitoyablement industrialisée, démocratisée, barnumisée, anonymisée, bureaucratisée, confondant sous le nom de démocratie l'anonymat et le cynisme du capitalisme industriel avec le règne de la plèbe socialiste. Car ces différentes dystopies font d'un certain socialisme non l'antagoniste, mais la composante du capitalisme productiviste et planiste de l'avenir. On y dépeint une société-fourmilière qui a eu raison de ses ennemis – la libre-entreprise, la morale religieuse et l'individualisme – et que visite une fois encore un témoin effaré, honnête homme venu du XIX^e siècle qui voit le triomphe conjoint des *trusts* internationaux et des syndicats, la tyrannie des appareils d'État, la persécution de l'Église, séparée de l'État en 1950, une médecine « sociale » bureaucratique et incompétente, l'avortement libre bénéficiant de publicité dans les journaux, le mariage légitime englouti dans une société prostitutionnelle, l'hégémonie d'une « littérature de baigne » contant en argot de monotones scènes de violence, les villes-casernes tirées au cordeau, la numérotation bureaucratique des individus, la carte d'identité obligatoire (« Tout citoyen est tenu d'avoir son nom et son adresse sur son chapeau³² »), la circulation automobile effrénée avec des véhicules de marque Smash-All – on écrase parfois des enfants, mais il n'y a pas lieu de s'arrêter, l'assurance paiera –, le règne cynique de l'argent combiné au règne tout-puissant d'un syndicalisme corporatiste. Le roman commence de manière classique par le lugubre tableau de la ville future :

31. Fernand Giraudeau, *La cité nouvelle*, Paris, Amyot, 1868. Fernand Giraudeau (1835-1904) est un écrivain politique ayant collaboré entre autres à *Paris-Journal* et à *La Patrie*. Il a également écrit sous le pseudonyme d'André Raibaud.

32. *Ibid.*, p. 16.

Cette rue noire était formée par des constructions en briques et en fer qui comptaient vingt-cinq étages. Elles étaient toutes bâties sur le même modèle, et pas un ornement n'égayait leur triste façade. Considérées toutes ensemble, elles avaient un air de caserne immense ou d'usine monstre, qui faisait douter de leur destination. Aucun simulacre d'édifice ou de monument ne rompait la monotonie implacable de leur longue masse sombre. Elles étaient sales, et rien n'indiquait que l'on veillât à ce qu'elles ne le fussent pas. Des monceaux d'immondices accumulés devant chaque porte exhalaient des miasmes. On étouffait dans cette atmosphère renfermée, épaisse et empoisonnée, et le ciel paraissait bien haut. Aux extrémités de la rue, on entrevoyait des rues toutes pareilles.

Cette partie de la ville était-elle à proprement parler animée ? Je ne saurais le dire. Il s'y faisait un mouvement étourdissant au milieu d'un silence de mort. Pas de piétons, pas de chevaux, pas de voitures ; une multitude de petits véhicules mus par la vapeur ou par quelque autre force physique, et portant une, deux ou trois personnes, circulaient avec une rapidité presque vertigineuse. Autant que je pouvais l'entrevoir dans leurs évolutions, le visage de tous ces passants, parmi lesquels on ne voyait pas une femme, était singulièrement fatigué, blême et maigre ; l'expression universelle était celle de la lassitude, de la préoccupation, du souci, de la dureté et de l'égoïsme³³.

Je ne m'attarderai pas à tous les thèmes prévisibles de ce nouveau panorama déprimant. La littérature a subi une déchéance parallèle à celle de toute la civilisation :

Voici les titres de ceux qui étaient le plus en vogue ; je demande pardon au lecteur et à moi-même de les reproduire, et je supplie la lectrice de tourner le feuillet et de passer au chapitre suivant ; mais ils sont trop caractéristiques pour que je les taise ; d'ailleurs, je n'en donnerai que quatre : *L'ivrogne gâteux* ; *Les vingt-deux cadavres pourris* ; *Je viole ma fille* ; *Incube et succube*. Je renonce en outre à transcrire comme j'en avais l'intention une page ramassée au hasard dans cette boue : le public français veut être respecté. Je dirai seulement que, autant que je pus en juger sans rester longtemps soumis au contact impur de ces productions immondes, rien dans la forme ne rachetait le fond ; au contraire, l'un et l'autre étaient en parfait accord. C'étaient des séries d'épisodes absurdes, plats, mais révoltants sortis sans lien de cerveaux attaqués ; c'était une fantasmagorie de crimes hideux et de maladies horribles, photographiés dans leurs moindres détails ; c'était une danse macabre de faussaires et de meurtriers, de personnages odieux [...]. Quant aux dialogues, écrits dans la langue des bagnes, ils différaient

33. *Ibid.*, p. 10.

peu du style des passages du livre où l'auteur prenait la parole lui-même. Enfin, la rhétorique et la grammaire avaient été abolies, et une douce liberté tempérait les règles de la syntaxe et de l'orthographe; en un mot, on écrivait comme on parlait, c'est-à-dire, en argot télégraphique. Voici deux lignes (courage! il le faut) des plus intelligibles, des plus rapprochées du français, et des moins cyniques des *Vingt-deux cadavres...*: «Can 15 ariva au septième cadave pourrit, il s'açi deçu pour gobloté.»³⁴

La langue française même est devenue, en cent trente ans (nous sommes en 1985), un sabir pidginisé: «Aujourd'hui enfin, ouvrier content. Ouvrier travaille à peine, [...] peu travail, beaucoup salaire.» Le comble de l'horreur pour le visiteur du passé est de constater que l'avortement y est légalisé:

Je jetai au hasard les yeux sur les annonces, et j'y lus celle-ci dont la disposition, des plus extraordinaires, était bien faite pour attirer l'attention:

AUX JEUNES FEMMES
QUI ONT TROP AIMÉ
et qui en redoutent
LES CONSÉQUENCES.

Le citoyen 67, neuvième rue, maison 14, a, dans le cours
d'une longue pratique de la médecine et d'une étude approfondie
des affections des femmes, constaté que l'amour fatigue l'estomac.
Ses pastilles mettent à l'abri de cet inconvénient.

NOTA BENE.

Les personnes qui sont dans une situation intéressante doivent fuir
ces pastilles qui auraient pour effet de mettre rapidement et SANS
QUE NUL PUISSE S'EN APERCEVOIR un terme à leur état³⁵.

On enferme les « anti-utilitaires » et autres récalcitrants dans des camps. La publicité tonitruante tient lieu de culture et de littérature; la corruption des journaux a fait s'évanouir tout principe d'objectivité et de critique. Le témoin venu du passé conclut amèrement: « Vous êtes le plein développement de ce qu'était la société des États-Unis. Vous êtes le paroxysme d'une démagogie effrénée, sans génie, sans principes, sans talents, sans esprit³⁶. »

34. *Ibid.*, p. 59-60.

35. *Ibid.*, p. 82.

36. *Ibid.*, p. 89.

Après 1880 : l'utopie de la Deuxième Internationale

Lorsque après 1880, le mouvement ouvrier, répudiant les « anciennes utopies » romantiques, se déclare pourvu derechef d'une « science » de l'histoire découverte par Karl Marx, et affirme s'être mué en un « socialisme scientifique », les adversaires du mouvement ne se laissent pas fléchir et ne constatent aucun changement notable : en dépit du « prestige d'un appareil d'aspect scientifique », le projet socialiste est et demeure un rêve. En outre, il est une imposture à proportion de sa prétention à être scientifique³⁷. Le caractère « scientifique » du socialisme moderne joue un rôle important dans la propagande des partis et dans la légitimation de leur idéologie, et ce statut est la cible d'économistes qui se savent, eux, possesseurs d'une science authentique. « L'utopie collectiviste », telle est la qualification préférée du grand spécialiste de l'anti-socialisme au tournant du siècle, Eugène d'Eichthal³⁸. Le socialisme, vieux comme les vains rêves de bonheur de l'humanité, est l'« éternelle utopie », selon le titre d'un essai d'Arthur von Kirchheim³⁹. Son discours imposteur, étranger à toute science, fallacieusement consolateur, n'est fait que de ces « chansons vagues dont [les socialistes] bercent la crédulité humaine⁴⁰ ». Le système des polémiques anti-socialistes se divise en effet en deux branches : celles qui concluent que le socialisme, ou le collectivisme, est et demeure une *utopie*, et celles qui veulent montrer que mis en application, il serait un *cauchemar*. Les objecteurs placent alors doublement le socialisme dans un monde onirique : « pur rêve » en tant que spéculation intellectuelle, mais « cauchemar » dans le cas d'une tentative fatalement catastrophique de l'appliquer. C'est pourquoi beaucoup d'anti-socialistes concluaient, avec un certain optimisme de leur point de vue, que le collectivisme, loin d'être le terme fatal de l'histoire, ne s'établirait jamais, ou si par malheur il devait le faire, ce ne serait que pour « quelques mois » de désordre et de gabegie, le temps nécessaire pour démontrer en pratique

37. Eugène d'Eichthal, *Socialisme et problèmes sociaux. Socialisme scientifique, socialisme électoral, socialisme d'État idéaliste, socialisme et dévouement social, esthétique sociale*, Paris, Félix Alcan, 1899, p. 46.

38. Par exemple. *Ibid.*, p. 32.

39. Chazaud des Granges, *L'éternelle utopie d'Arthur von Kirchheim*, Paris, Le Soudier, 1897.

40. Joseph Reinach, *Démagogues et socialistes*, Paris, Léon Chailley, 1896, p. 30.

son impossibilité: «Il est non seulement utopique mais uchronique. Il est en dehors de la réalité et du possible. La seule forme du socialisme qui soit rationnelle, à savoir le collectivisme, a contre elle qu'elle est irréaliste.⁴¹» Cette conclusion pouvait clore la discussion. On ne discute pas d'un «rêve» et il est impossible de lui donner tort. Georges Clemenceau reprochait simplement à Jean Jaurès d'occuper du récit de ses rêves les séances du Parlement: «Qui de nous n'a rêvé de sociétés futures! Je suis prêt à en rêver avec vous, mais il n'est pas démontré que ces rêves soient en état d'occuper les moments d'une assemblée délibérante⁴².»

Un rêve ne peut s'apprécier que sur le plan esthétique ou émotif. Concéder que ce rêve est «beau» ne conduit pas à lui reconnaître une valeur pratique: «la grandeur du but rêvé n'a jamais que je sache préservé un système théorique de l'absurdité⁴³». Le collectivisme des socialistes est un «rêve» parce qu'il ne se situe pas dans le temps de l'histoire, laquelle évolue lentement: il veut «brûler les étapes», pour instaurer ensuite un système immuable et parfait qui ne sera plus susceptible d'évolution. Il est chimérique parce que contraire à la «nature humaine». Il ne pourrait fonctionner qu'avec des hommes différents, altruistes, désintéressés, ne vivant que pour le devoir et la solidarité, répudiant tout mobile personnel. Il présuppose non seulement une certaine amélioration morale des hommes, mais aussi une «perfectibilité» indéfinie.

À la toute fin du XIX^e siècle, après avoir d'abord voulu montrer que le projet socialiste-révolutionnaire était absurde et irréalisable, les adversaires des partis ouvriers, les libéraux et les conservateurs, témoins des progrès irrésistibles du mouvement ouvrier international, ont fini par se convaincre qu'on ne l'éviterait pas, qu'un régime socialiste s'établirait quelque part un jour prochain pour le malheur du pays où les révolutionnaires prendraient le pouvoir et pour l'édification du reste de l'humanité. «Et pourtant, il semble inévitable, l'épouvantable régime⁴⁴!», s'exclamait le psychologue des foules Gustave Le Bon, pessimiste comme il se devait

41. Émile Faguet, *Le socialisme en 1907*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907, p. 261.

42. Georges Clemenceau, cité dans Jean Jaurès, *L'organisation socialiste de l'avenir*, Gand, Volksdrukkerij, 1906, p. 34.

43. Noël Blache, *Le socialisme. Méthode et chimère*, Paris, Cornély, 1907, p. 313.

44. Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*, Paris, Félix Alcan, [1898] 1912, p. 465.

d'un savant positiviste qui observe l'irrationalité des masses. Pourtant, il disait s'attendre à moyenne échéance à « des bouleversements dont l'époque de la Terreur et de la Commune ne peuvent donner qu'une pâle idée⁴⁵ ». Ce n'était guère la peine de débattre des possibilités et des dangers d'une économie étatisée, des apories de l'« égalitarisme » ou du fonctionnement du système collectiviste si la prétendue « révolution prolétarienne » devait apporter immédiatement la terreur, les massacres et la ruine. « C'est alors que [la société] verra ses villes incendiées, vaticinait Le Bon, l'anarchie furieuse, l'invasion, le démembrement, la botte de fer des despotes libérateurs et la définitive décadence⁴⁶. »

Curieusement, cependant, les adversaires du « collectivisme » (c'est le mot qui, avant 1914, désigne le régime issu de la Révolution), sans s'arrêter à l'épisode révolutionnaire, ont choisi de réfuter prophétiquement, en long et en large et à d'innombrables reprises, le projet de l'*Arbeitsstaat*, de l'État du travail, le genre de régime censé résulter de la révolution « prolétarienne » selon les programmes de l'Internationale. Le schéma de raisonnement est le même chez tous, soit celui de l'*effet pervers* : le futur régime socialiste sera fatalement conduit à faire le contraire de ce qu'il prétend vouloir, à chercher à aboutir à ses fins par des moyens qu'il réprouve, et il mènera tout aussi fatalement à des résultats contraires à ceux qu'il promet. Le projet collectiviste est ouvert à des dévoiements inévitables et il n'offre aucun garde-fou pour empêcher sa perversion. Aboutissant à la ruine, à la démoralisation générale, à la famine, le collectivisme n'arrivera à ce fatal résultat qu'après l'avoir conjuré pendant un temps plus ou moins long par la coercition, le travail forcé, par le recul de la culture, par la création d'une classe de privilégiés et par l'élimination de tout contrôle démocratique. Je renvoie à mon livre *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive, 1830-1917*⁴⁷, dans lequel j'analyse ces arguments.

Lesdits arguments mettent au centre de leurs prédictions une figuration anticipée de l'État socialiste comme totalitaire – ce n'est pas

45. *Ibid.*, p. 463.

46. *Ibid.*, p. 467.

47. Marc Angenot, *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive, 1830-1917*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004.

un pur anachronisme d'interpoler ce terme, car si le mot n'existe pas encore, tous les paramètres ultérieurement avancés et requis renvoient à celui-ci. En attaquant le collectivisme sur ce point, les polémistes bourgeois rejoignaient les objections des libertaires, de Bakounine à Jean Grave et à Pierre Kropotkine. Qu'en serait-il de cet État, État producteur, planificateur, répartiteur, gestionnaire de l'économie pour l'ensemble de la société ? Cet État futur, disaient les oiseaux de mauvais augure, serait une chose inconnue et redoutable, « une autorité centrale consciente, omnisciente et toute puissante, dominant d'assez haut l'économie nationale pour en apercevoir l'ensemble » ; le collectivisme « investit l'État d'un immense pouvoir qui embrasse tous les domaines de l'activité individuelle »⁴⁸. « Le socialisme est un étatismes effréné qui ne veut à l'État ni limitation ni contrepoids⁴⁹ » : les socialistes se récriaient à cette assertion d'Émile Faguet dans *Le socialisme en 1907* (1907), que partagent les critiques « bourgeois⁵⁰ ».

Les empiétements de cet État futur, fatalement conduit à peser sur le libre choix des professions, sur la liberté de circulation et de domicile, ne se limiteront pas à la suppression des contrôles démocratiques qu'il ne pourra souffrir, persiste-t-on à prédire dans le « camp » des ennemis du socialisme. Les libertés seront abolies l'une après l'autre parce qu'elles gêneront la planification. L'ouvrier n'aura plus même le choix que lui donne le capitalisme entre plusieurs patrons ; il n'en aura qu'un à jamais et il « ne pourra quitter soit sa profession, soit sa résidence, sans une permission⁵¹ ». Ce sera « la caserne », disaient les anarchistes. Le Bon préférerait l'image du couvent : le pays ne sera « qu'une sorte d'immense couvent soumis à une sévère discipline maintenue par une armée de fonctionnaires⁵² ». Les plus faibles signes d'initiative individuelle seront réprouvés, peut-être réprimés. L'individu perdra toute

48. Maurice Bourguin, *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*, Paris, Armand Colin, 1904, p. 46 et 68.

49. Émile Faguet, *op. cit.*, p. 203.

50. *Ibid.*

51. Paul Leroy-Beaulieu, *Le collectivisme. Examen critique du nouveau socialisme*, Paris, Guillaumin et C^{ie}, coll. « Économistes et publicistes contemporains », 1884, p. 28. Rééditions en 1893, 1903, 1909.

52. Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 33.

identité, il sera sacrifié à la société dont il sera un « rouage » anonyme, un « numéro » comme au bain.

Eugen Richter : *Où mène le socialisme ?*

À la toute fin du XIX^e siècle, une nouvelle dystopie, écrite par un député au Reichstag, Eugen Richter⁵³, et intitulée *Sozialdemokratische Zukunftsbilder* (1891), résume toutes ces prévisions « bourgeoises ». Elle connaît un succès européen : on en vend en Allemagne 250 000 exemplaires en quatre mois avant qu'elle soit traduite dans de nombreuses langues. Certains socialistes, indignés, se sentirent forcés de la réfuter et de montrer avec fougue « combien est peu fondée cette affirmation de Richter qui consiste à dire que l'État socialiste sera tyrannique au suprême degré⁵⁴ ».

Le roman, qui paraît aussitôt en français sous le titre *Où mène le socialisme ?*, est le journal imaginaire d'un ouvrier relieur, d'abord enthousiasmé par la prise de pouvoir des sociaux-démocrates allemands – à la faveur d'une élection générale accompagnée de quelques épisodes un peu agités –, mais bientôt poussé au désenchantement, à l'angoisse, au doute et au désespoir à mesure que le nouveau régime s'organise selon ses principes, puis fatalement dérape. La monotonie de la vie nouvelle, la servitude physique et mentale, l'impossibilité d'amélioration personnelle et d'initiative, le favoritisme, la décomposition de la vie familiale désespèrent vite le narrateur. Les bourgeois allemands qui l'ont pu à temps ont fui en Angleterre. Plusieurs artistes et écrivains ont suivi. Le régime a évidemment voté des lois contre les émigrants et leurs familles. La production chute, le « coulage » est généralisé, les produits de première nécessité viennent rapidement à manquer, le trafic des bons du travail engendre une délinquance rampante, la dénonciation du travail au noir est encouragée par la police politique tandis que le régime se maintient par des mesures de plus en plus autoritaires⁵⁵.

53. Eugen Richter, né en 1838 à Düsseldorf, en Rhénanie, et mort en 1906 près de Berlin, est un politicien et journaliste libéral qui jouissait d'une certaine notoriété.

54. Rienzi (Henri van Kol), *Socialisme et liberté*, Paris, Giard & Brière, 1898, p. 2.

55. Eugen Richter, *Sozialdemokratische Zukunftsbilder. Frei nach Bebel*, Berlin, «Fortschritt» A. G., 1891. En français : *Où mène le socialisme ? Journal d'un ouvrier*, tra-

Eugen Richter prédisait notamment l'imposition du vêtement uniforme. La tyrannie de l'État dit socialiste s'étendrait inexorablement jusqu'aux consciences, aux idées. La création artistique serait soumise au contrôle du régime. On ne jouerait dans les théâtres, avait prétendu Richter, que des pièces glorifiant la révolution sociale. L'art ne serait plus qu'un monotone instrument d'endoctrinement et de propagande. Parmi les prophéties anti-socialistes nées depuis 1848 figuraient en bonne place, on l'a noté, l'argument de la *Mort-de-l'art*: les arts « disparaîtraient immédiatement d'une société pareille », le collectivisme verrait le triomphe du « matérialisme le plus grossier⁵⁶ », etc.

Naturellement, on ne joue dans tous les théâtres que des pièces qui glorifient le nouveau régime et qui renouvellent d'une manière vivante le souvenir de l'infamie, des exploités et des capitalistes d'autrefois. À vrai dire, cela paraît à la longue un peu monotone, mais cela fortifie les bons sentiments, ce qui est tout de même nécessaire de temps en temps.

Au commencement, chacun était libre d'aller au théâtre où et comme il voulait; mais ici encore, la concurrence sans frein a été remplacée par une organisation méthodique des plaisirs populaires. Les pièces classiques de la démocratie sociale se jouaient devant des bancs vides, tandis que dans les théâtres de genre une pomme n'eût pu tomber à terre; on s'y battait presque pour les meilleures places. Aujourd'hui, les conseillers municipaux répartissent les représentations par séries entre les divers quartiers et rues. Après quoi, les directeurs de théâtres font tirer les places au sort par les personnes désignées pour chaque représentation, comme cela s'est fait à Berlin dès 1889 pour le théâtre populaire démocratico-socialiste⁵⁷.

Le récit se termine par l'effondrement du régime au milieu d'une sanglante guerre civile jointe à un conflit international :

On dit qu'il y a eu des combats malheureux dans la Prusse orientale et en Alsace-Lorraine. Nos troupes, après des marches forcées, mal nourries, mal vêtues, n'ont pu faire une longue résistance, malgré toute leur bravoure. La révolte de Berlin devient de plus en plus générale. Elle triomphe déjà sur toute la rive droite de la Sprée, et sur cette rive-ci, dans les quartiers et les faubourgs situés au-delà du canal de la Landwehr. Les révoltés reçoivent de

duit de l'allemand par Pierre Villard, préface de Paul Leroy-Beaulieu, Paris, Le Soudier, 1892.

56. Gustave Le Bon, *op. cit.*, p. 33.

57. Eugen Richter, *Où mène le socialisme ?*, *op. cit.*, p. 41.

province des renforts de plus en plus considérables. Une partie des troupes aurait passé de leur côté.

La révolution a donc dépassé le cercle des ouvriers métallurgistes et de leurs réclamations particulières. Elle menace maintenant l'existence du régime démocratique socialiste. Et moi aussi, je suis désespéré d'avoir travaillé tant d'années à faire triompher ce régime sous lequel nous avons vécu pendant les derniers mois. Je ne l'ai fait que parce que j'en espérais un avenir meilleur pour mes enfants et petits-enfants ; je croyais bien faire. Mes fils pourront-ils jamais me pardonner la part que j'ai prise à des événements qui leur ont fait perdre leur mère et leur sœur et ont détruit tout notre bonheur domestique⁵⁸ ?

L'anti-utopie : une anticipation du pire

Dès 1840, Félicité de Lamennais, socialiste évangélique, oppose des objections alarmées aux projets étatistes qualifiés de « socialistes » de Louis Blanc et autres doctrinaires autoritaires qui vont se faire connaître sous la Deuxième République : « De bonne foi, écrit Lamennais, croit-on que des êtres humains, en possession d'un pareil pouvoir qui leur livre tout, personnes et choses, n'en useront que suivant la justice, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'au bien de tous⁵⁹ ? » C'est ici l'objection élémentaire qu'on voit réapparaître tout au long du XIX^e siècle chez les progressistes de bonne volonté comme chez les conservateurs alarmés.

L'anti-utopie ne se définit pas comme un simple *retournement* de l'axiomatique de l'utopie philosophico-littéraire où, à la peinture d'une société imaginaire idéalement meilleure que la société empirique de l'auteur, se substituerait simplement celle d'une société à tous égards pire que celle-ci. L'anti-utopie s'offre comme une contrepartie polémique au genre de l'utopie, et surtout aux conceptions utopiques qui émergent de la révolution industrielle. Elle s'oppose donc à la fois à la conception « bourgeoise » du Progrès, laquelle prétend, dans une version caricaturale des idées de Condorcet, mettre en concomitance avancées

58. *Ibid.*, p. 79. Hippolyte Verly adapte à la France le récit de Richter, en changeant les lieux, avec *Le triomphe du socialisme. Journal d'un ouvrier révolutionnaire*, Paris, Le Soudier, 1897. Même bonheur initial et même désillusion.

59. Félicite Robert de Lamennais, *Du passé et de l'avenir du peuple*, Paris, Pagnerre, 1841, p. 152-154.

scientifiques et techniques et avancées morales, et à la conception *socialiste*, catégorie prise au sens large d'une évolution nécessaire vers un État social égalitaire, visant à atteindre la justice et une parfaite rationalité des rapports sociaux. Face à ces deux *utopismes* – et à la jobarde mais inexorable mise en œuvre de ceux-ci prêtée aux autorités de la société future –, l'anti-utopie, à la fois anti-socialiste et hostile au progrès technologique et urbaniste – confondant les deux tendances entrevues dans une même horreur – se présente comme une protestation qui, au nom d'une conception conservatrice des besoins et des prérogatives de l'individu, disjoint radicalement l'idée du progrès scientifique et industriel de celle d'un quelconque progrès moral; par ailleurs, elle dépeint comme antagonistes les besoins de liberté et d'épanouissement de l'individu et les principes d'une rationalité collective imposée. L'anti-utopie présente toute volonté de révolutionner autoritairement l'ordre social au nom de doctrines politiques censément rationnelles *et* par le développement accéléré des moyens de production et des moyens techniques comme nécessairement anti-humaine en pratique, tyrannique, destructrice de ce qui caractérise la nature essentielle et constante de l'homme. L'anti-utopie se construit autour de l'image de la ruche et de la termitière comme catachrèse incarnant une rationalité d'État, émergente et extrapolée, qui subordonnera l'individu à des fins étrangères, qui entraînera une « déshumanisation » progressive (néologisme *ad hoc*...), qui aliénera les êtres sous le fallacieux prétexte d'améliorer la condition de la société et d'en accroître l'efficacité. Toutes les anti-utopies se présentent alors comme des *anticipations* à moyen ou long terme qui extrapolent, de certaines tendances fâcheuses perçues par leurs auteurs dans l'évolution sociale, et redoutées irréversibles, l'image monstrueuse d'un ordre futur construit au nom de valeurs étrangères aux besoins et aux désirs « naturels » des individus. L'anti-utopie offre la peinture d'une société qui repose sur l'idéologie d'un État panoptique dominant et qui ne cesse de s'enorgueillir de ses progrès, de ses bienfaits et de ses avantages, alors que le narrateur, en sous-main, avec la complicité de quelques-uns de ses personnages, va montrer qu'elle écrase, nie, caricature, dégrade irrémédiablement ce qui a toujours été conçu comme des valeurs humaines fondamentales.

La discordance béante entre l'idéologie d'État et la réalité est, d'emblée, et jusqu'à Huxley et Orwell, au cœur des récits.

Alors que l'utopie donnait l'image d'une société débarrassée des vices immémoriaux de l'humanité, le monde de la contre-utopie donne le spectacle d'une disparition à peu près complète des valeurs morales. L'utopie croyait à l'homme nouveau régénéré. En contre-utopie, il n'y a plus que des survivants, des restes d'humanité. Atomisés, les individus ne se connaissent pas et ils s'évitent comme des ennemis⁶⁰.

L'anti-utopie va donc puiser ses avertissements, ses mises en garde, ses images de déshumanisation fatale, à la fois dans les idéaux libéraux de progrès et de développement technique et industriel *et* dans les idéaux jacobins puis socialistes de justice égalitaire, d'organisation sociale du travail et de la production soumise à une cohérence panoptique fondée sur la « statistique » ainsi qu'à des doctrines « scientifiques » visant à organiser d'en haut les rapports sociaux. L'anti-société future, la fourmière de l'avenir, triomphe de rationalités quantitatives, négation du qualitatif individuel, est perçue à travers la protestation impuissante d'un ou plusieurs *dissidents* (le mot anachronique s'impose) qui opposent à la logique d'État un refus fondé sur des valeurs humanistes « éternelles ». Le témoin consterné est assez souvent un voyageur temporel venu du XIX^e siècle. En effet, si les utopies « classiques » sont rarement de *vrais récits* avec des personnages et une intrigue, mais plutôt des panoramas, des sortes de guides de voyage au Pays de nulle part, les dystopies sont des récits centrés sur un parcours initiatique malheureux et le témoignage traumatisé du héros.

L'anti-utopie du XIX^e siècle développe une stratégie idéologique stable. Elle figure d'emblée, au nom d'un certain anarchisme conservateur, hostile à l'industrialisation comme au socialisme, une confusion ou une convergence de ces deux voies entrevues du changement social et elle prône implicitement un *statu quo*. Son axiome narratif est celui d'une extrapolation asymptotique qui prétend inscrire les doctrines de progrès dans l'histoire concrète pour en montrer le caractère ultimement despotique, immoral et inhumain. L'anti-utopie propose au

60. Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités*, n° 42, 2010, p. 62.

lecteur un raisonnement par *autophagie* – catégorie de la rhétorique d'Aristote –, lequel démontre qu'un principe dont les conséquences ultimes probables sont détestables est lui-même mauvais. Fétichisant des valeurs de sens commun et une profonde méfiance à l'égard de l'accélération des changements sociaux propre à l'ère industrielle, l'anti-utopie offre au lecteur un exutoire à ses angoisses en présentant le *statu quo* comme le seul but à maintenir, par prudence humanitaire.

L'idée de *totalitarisme* telle qu'elle se développera dans un climat propice, d'abord chez quelques isolés dans les années 1930, puis dans les années 1950, est parfaitement préfigurée, avant la lettre, dans les fictions désuètes de Souvestre et de Giraudeau⁶¹.

61. L'adjectif « *totalitario* » est néologisé en 1923 dans le journal *Il Mondo* par le libéral Giovanni Amendola en vue de dénoncer le régime qui se met en place en Italie. Amendola y définit le « système totalitaire » comme « promesse d'une domination absolue et d'une emprise complète et incontrôlée dans le domaine de la vie politique et administrative ». Giovanni Amendola, « *Maggioranza e minoranza* », *Il Mondo*, 12 mai 1923. Je traduis.

Les sciences en question

Chapitre 2

Le *Who's who* des scientifiques dans l'anticipation

Claire BAREL-MOISAN

« La science est chez moi une passion *poétique* ; elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ; elle ne m'apparaît jamais morte. Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'aie pour elle une vénération mystique : je la dépasse, je la réforme, je ne me laisse influencer par aucune théorie. Ce sont les possibles de la science qui me saisissent et sont la pâture de mes chimères¹. » Lorsque J.-H. Rosny aîné définit ainsi la place centrale que la science occupe dans sa création romanesque, il défend une forme de liberté de l'homme de lettres. Certes, le romancier se nourrit des avancées de la science contemporaine et des mondes nouveaux qu'elle révèle, mais s'il s'empare de ces connaissances validées par la communauté scientifique, c'est pour en faire un tremplin vers l'imaginaire. La science se voit ainsi à la fois placée à la source de ses romans et métamorphosée pour devenir un matériau fictionnel. Au-delà du cas de Rosny, cette double attitude du romancier dans son rapport à la science constitue une caractéristique de la littérature d'anticipation. Sur le plan de la narration, elle se traduit

1. J.-H. Rosny aîné, *Torches et lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, Paris, Éditions La Force française, 1921, p. 11-12.

par la place stratégique occupée par les savants au cœur du personnel romanesque du roman d'anticipation. C'est donc sous l'angle des personnages de scientifiques que la présente étude vise à explorer l'un des traits distinctifs de la littérature d'anticipation, à savoir une forte mobilisation des sciences dans le récit. Je m'intéresserai aux caractéristiques des savants, qui dévoilent une multiplicité de postures idéologiques, depuis la célébration des héros du progrès, jusqu'à une interrogation de l'éthique de l'expérimentateur ou une mise en crise des valeurs portées par la recherche.

À travers ses ingénieurs, ses théoriciens, ses vulgarisateurs ou ses universitaires, la fiction rassemble toutes les composantes de la communauté scientifique. On peut ainsi construire un « *Who's who* » des acteurs scientifiques de l'anticipation, recensant les caractéristiques et les déterminations propres à chacun. Ce répertoire se divise en deux rubriques, généralement distinctes, mais quelquefois mêlées et construites en miroir l'une de l'autre. Il s'agira tout d'abord de dresser la liste des scientifiques réels cités dans la fiction, dont les théories interviennent au fil du texte. D'Archimède à Einstein, j'étudierai quelles figures sont ainsi convoquées, pour quels effets de légitimation ou de satire, et comment les savoirs évoqués se répartissent dans le temps, faisant écho aux découvertes les plus récentes ou à des théories déjà anciennes, voire désormais abandonnées. La seconde rubrique sera celle des personnages fictifs qui exercent une activité scientifique. Ils représentent une multiplicité infiniment diverse, qu'on ne saurait réduire à un portrait unifié du scientifique dans l'anticipation. Une combinatoire de traits se dessine donc, qu'il s'agisse de caractéristiques psychologiques ou sociales : savant isolé ou inséré dans la communauté scientifique, âgé ou jeune, génial ou incompetent, et occupant toutes les positions possibles dans la sociologie des professions scientifiques, du laborantin à l'académicien – et cela dans la diversité des disciplines qui couvrent le vaste champ des sciences, de l'astronomie aux sciences de l'ingénieur, en passant par l'ethnologie ou la chirurgie.

Deux écueils symétriques se dessinent alors : d'une part, celui d'un morcellement infini des types composés par cette combinatoire, qui constituerait une liste interminable s'épuisant à recenser la totalité

du réel, comme la carte imaginée par Jorge Luis Borges, si détaillée qu'elle ne peut se déployer qu'à la même échelle que le territoire qu'elle recouvre². D'autre part, le risque symétrique serait de subsumer cette diversité des scientifiques de l'anticipation sous une seule figure synthétique qui occulterait la diversité de ses déclinaisons. La stratégie choisie ici pour neutraliser ces deux biais méthodologiques consiste à combiner différents types d'approches pour appréhender le corpus de l'anticipation. Cette étude vise dès lors à proposer une évaluation de ce que l'usage des « humanités numériques » peut apporter à l'analyse des phénomènes littéraires, en même temps qu'une mise à l'épreuve des limites de cette forme de *distant reading*. Derrière la question spécifique de la représentation des scientifiques dans la fiction, l'objectif est d'éprouver l'efficacité d'une approche statistique recourant à divers outils de visualisations pour dégager de grandes tendances propres à la littérature d'anticipation, tout en associant cette approche globale à des études plus spécifiques sur les textes. En unissant une lecture poétique et narratologique avec une analyse des supports éditoriaux, on peut alors distinguer plusieurs séries architextuelles dont chacune mobilise des figures de scientifiques spécifiques.

Définir un corpus et constituer une base de données

Il importe de préciser sur quelle conception du genre se fonde le corpus qui a été constitué dans le cadre de notre programme collectif de recherche³ : que recouvre précisément l'appellation générique englobante d'« anticipation » utilisée ici ? Comme toute genericité, l'anticipation est d'abord une construction historique. Dans *Le genre comme pratique historique*⁴, Matthieu Letourneux analyse ce processus en soulignant qu'il s'agit d'une construction située et évolutive, définie

2. Jorge Luis Borges, « De la rigueur de la science », dans *L'auteur et autres textes*, traduit de l'espagnol par Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », [1946] 1982, p. 199.

3. Ce programme de recherche, l'ANR Anticipation (2014-2019), est présenté dans l'introduction du volume.

4. Matthieu Letourneux, « Le genre comme pratique historique », *Belpégor*, n° 14, 2016, [En ligne], [<http://journals.openedition.org/belpégor/732>]. Consulté le 23 décembre 2018.

par des instances qui sont parfois en accord, parfois concurrentes ou contradictoires : auteurs, éditeurs, publicitaires, critiques et lecteurs. Ces entrecroisements de catégorisations produisent des ensembles génériques multiples et mouvants, qui se distinguent ou se recouvrent partiellement. Les différents genres ainsi définis sont des séries constituées autour de pôles définitoires variés qui peuvent regrouper des supports éditoriaux, des publics visés, des types de personnages, des thématiques, des esthétiques, ou des filiations autoriales. Chaque série interagit avec l'ensemble du discours médiatique et social. Dans le cas du roman d'anticipation, les récits résonnent ainsi avec des textes non fictionnels et dialoguent avec de multiples régimes d'écriture comme la publicité, l'article de vulgarisation, le poème scientifique ou la caricature d'actualité. Dans le présent livre, Sarah Mombert et Valérie Stiénon font émerger ce type de séries qui traversent l'ensemble de la culture médiatique autour des deux exemples que constituent la vogue du phonographe et la découverte du radium. Une telle approche permet de saisir la logique de généricité complexe qui est à l'œuvre dans l'anticipation : elle s'ouvre à l'étude de l'ensemble des discours et met en évidence les effets de circulation autour de thématiques données, de réseaux de diffusion spécifiques, etc. Cette optique ne vise donc pas à délimiter un corpus, mais à l'inverse, à démultiplier les séries que l'on peut échafauder autour de l'anticipation, en dévoilant la logique qui sous-tend chacune d'elles. En revanche, pour rassembler un corpus sur une période longue comme celle des quatre-vingts années envisagées ici, entre 1860 et 1940, il est nécessaire de s'appuyer sur une définition poétique, que nous avons choisi de fonder sur deux critères principaux.

La première condition que remplissent les œuvres que nous incluons dans notre corpus d'anticipation est de se présenter comme des récits fictifs. Nous avons donc exclu les textes non fictionnels : les traités, les ouvrages de prospective, ou les utopies strictement discursives, décrivant par exemple les institutions d'une cité future idéale sans s'appuyer sur les aventures de personnages qui viendraient la visiter et mettre à l'épreuve son fonctionnement. La seconde condition est d'intégrer à ces récits fictifs un imaginaire rationnel, qui peut se déployer dans trois

directions : dans le champ scientifique, avec des éléments scientifiques imaginaires ; dans le champ social, avec des sociétés imaginaires (souvent utopiques ou dystopiques) ; enfin sur le plan temporel, avec des récits qui reposent sur une projection dans le futur. Cette définition nous a permis de construire une base de données dans laquelle figurent des textes qui remplissent à la fois la première condition (récit fictif) et la seconde, sous la forme de l'une au moins de ses trois déclinaisons. Les critères que nous avons fixés pour cette définition poétique du récit d'anticipation amènent donc à exclure les œuvres présentant des éléments imaginaires non rationnels (fonctionnant par exemple sur le mode du conte de fées), aussi bien que les fictions strictement réalistes, n'incluant aucune donnée qui marque un décrochage par rapport à l'univers référentiel.

Selon ces critères de définition, Émilie Pézard a effectué des dépouillements systématiques⁵ qui ont permis de constituer notre corpus, qui comprend près de 2 100 textes parus de 1860 à 1940. Certaines des enquêtes statistiques que nous avons effectuées portent sur ce corpus large : par exemple sur les titres des récits d'anticipation, sur l'évolution du nombre de publications au cours de la période, sur la répartition entre romans et récits courts, ou sur l'identité des auteurs d'œuvres d'anticipation. Les analyses plus approfondies réalisées dans le cadre de la base de données « Anticipation⁶ » supposent une lecture détaillée de chacune des œuvres et une enquête aboutissant au remplissage d'une cinquantaine d'items pour chaque texte. Pour des

5. Émilie Pézard, post-doctorante dans le cadre de notre projet collectif, a dépouillé des périodiques publiant des fictions durant la période envisagée (quotidiens comme *Le Matin* ou *Le Journal*, ou revues comme *Lectures pour tous* ou *La Science illustrée*), les articles de critique littéraire contemporains, la *Bibliographie de la France*, des bibliographies secondaires et anthologies, et des collections d'éditeurs (comme « Les récits mystérieux », chez Albert Méricant).

6. Cette base de données est hébergée sur la TGIR Huma-Num, très grande infrastructure de recherche publique visant à soutenir les projets de recherche numérique en sciences humaines et sociales. La base « Anticipation » a été conçue, sur le plan informatique, par Lilian Gibert et Pierre-Yves Jallud, et son alimentation est assurée par l'ensemble des membres de l'ANR, coordonnés par Émilie Pézard et soutenus par une équipe de collaborateurs extérieurs (voir : <http://anranticip.hypotheses.org/base-de-donnees>).